

# L'AVENIR D'ARCACHON

## Mentalité Féminine

Après la Guerre

Pendant la guerre, l'homme retenu sur le front a été remplacé à la ferme, dans les champs, au bureau, à l'usine, en un mot un peu partout, par des femmes. Dans tous les ordres de l'activité, elles sont devenues indispensables. L'expérience les a montrées aptes à des travaux dont l'homme semblait seul capable.

Les nouvelles fonctions exercées, l'initiative et les efforts développés réagiront nécessairement sur leur mentalité. La guerre aura plus fait pour l'indépendance des femmes que toutes les élucubrations féministes pendant cinquante ans. Elle entraînera probablement une extension de leurs droits politiques et civils, et aussi plus d'indépendance à l'égard de l'homme.

Il est bien certain, en tout cas que, dans la vie industrielle et sociale, elles auront pris des places qu'elles garderont. L'homme voyant ces places définitivement perdues pour lui sera obligé, et on ne saurait y trouver d'inconvénients, de ne postuler que les emplois où ses facultés et sa force sont absolument indispensables.

La femme après la guerre sera donc fort différente de la femme avant la guerre et il deviendra bien difficile de la maintenir en tutelle.

Une femme qui, pendant toute la durée de la guerre, aura organisé, administré, dirigé un hôpital, une œuvre, ou une maison de commerce, une usine, qui aura fait preuve d'initiative, d'intelligence, de résistance et de force, acceptera-t-elle, après la paix, de rentrer en tutelle dans le mariage, en infériorité dans le code? Elle aura conscience de sa valeur; surtout, elle aura été son maître, elle aura été indépendante. Grave question! Tous les grands et justes mouvements qui se sont dessinés avant la guerre s'accroîtront après la victoire; le mouvement féministe est parmi ceux-là.

Dr Gustave Le BON.



Dimanche 27 Janvier 1918

Liste des Etrangers

# LA VIGIE d'Arcachon

Hebdomadaire, Mondain, Baigné, Sportif, Littéraire, Scientifique et Artistique

Abonnement: 10 centimes par semaine

ARCACHON

PARIS

1918

## Aux Infirmières

Pourquoi, Femmes, laissant tous les plaisirs frivoles,  
Etes-vous accourues aux lits de nos blessés,  
Et là leur murmurer d'aussi douces paroles  
Qu'à ceux que votre cœur à toujours caressés.

Pourquoi vos fines mains, qui brodaient la dentelle  
Viennent-elles s'offrir pour recoudre la chair?  
Et vous qui recherchez les parfums d'asphodèle,  
Pourquoi venir ici respirer dans l'éther?

Pourquoi vos fronts si blancs où brilla l'espérance,  
Vos fronts lisses et purs, encor chauds d'un balsem  
Sont-ils toujours penchés sur l'horrible Souffrance  
Du cœur et de la chair qu'il vous faut apaiser?

Ah! c'est que vous savez, ô Légion sublime,  
Qu'il faut à nos enfants votre soin maternel,  
Et que les visions de l'Enfer et du Crime  
Ne peuvent s'effacer sans un ange du Ciel.

Où ainsi votre regard à lui seul est un baume  
Capable d'adoucir les plus fortes douleurs,  
Où ainsi votre voix seule à ce puissant arôme  
Qui ravive l'espoir au sein même des pleurs!

Maxence BIENVENU.

de la Fédération Régionaliste  
Littéraire et Artistique



Deux infirmières de l'hôpital Saint-Elme

LECT-COLLECTION 50<sup>e</sup> FLAMMARION

VICTOR MARGUERITE

# LA GARÇONNE

roman en deux volumes tome I

# Il y a 100 ans...

La chronique de ce début 1918 se projette délibérément dans l'après-guerre, à travers le billet du docteur Gustave Le Bon (*L'Avenir d'Arcachon* du 6 janvier), et traite un sujet rarement abordé jusqu'ici, celui des femmes et de leur émancipation. Les deux petits articles de la presse locale, à gauche et à droite du document, sont exceptionnellement complétés par des archives iconographiques extérieures, afin de conserver sa cohérence au thème et de l'illustrer de façon vivante. Le docteur Le Bon, réputé à l'époque pour ses travaux de psychologie sociale, notamment à propos des foules en tant que collectif, est un anthropologue et sociologue avant la lettre. Ici, il observe et note les évolutions de la condition féminine provoquées par la guerre, et amène le lecteur à réfléchir sur leur caractère pérenne ou non. L'historien peut confronter ces impressions avec ce que révèlent les études scientifiques de la réalité de l'entre-deux-guerres.

Dans l'ensemble de ses écrits sur la psychologie des femmes, il fait preuve d'une misogynie conforme aux mœurs de son temps, qui se traduit ici par l'expression « élucubrations féministes pendant cinquante ans ». Néanmoins, au-delà du ton moqueur, il fait preuve d'une mentalité ouverte avant-gardiste en qualifiant aussi ces dernières de « grands et justes mouvements qui se sont dessinés avant la guerre ». En effet, une première vague du mouvement féministe s'est épanouie en France et dans les démocraties libérales depuis les années 1860, réclamant les droits civiques, mais aussi le droit à l'éducation et au travail. Nous découvrons dans la photo du haut un défilé de « suffragettes » parisiennes en 1914, au moment des élections législatives, réservées au suffrage universel masculin. Le quotidien *Le Journal* avait pour cette occasion organisé une consultation auprès des femmes françaises afin de mesurer leur désir de voter : il avait recueilli plus de 500 000 réponses favorables. Comme le suppose Le Bon, la guerre aurait pu entraîner « une extension de leurs droits politiques et civils », puisque la Chambre des députés vote une proposition de loi en ce sens en mai 1919 ; mais le Sénat la refuse, et ce sera le cas pendant tout l'entre-deux-guerres.

La guerre apporte *de facto* un accès plus large au travail, car il faut remplacer « un peu partout » « l'homme retenu sur le front » pour une longue durée. On observe en France, entre 1914 et 1918, une croissance de 20 % de la main-d'œuvre féminine. Les femmes sont devenues « indispensables » « dans la vie industrielle et sociale », c'est-à-dire dans toutes les activités économiques du pays, au-delà des tâches qu'elles effectuaient déjà, souvent dans l'ombre, notamment pour aider leurs maris. La France est encore à moitié rurale, et les travaux des champs, même les plus durs, doivent être réalisés par les épouses, mères, ou sœurs de poilu<sup>1</sup> : dès le 7 août 1914, le président du Conseil René Viviani les y exhorte dans son appel « aux femmes de France » pour assurer la subsistance de tous, combattants ou non. Sur la photo présentée ici, on les voit aux labours. Un autre cliché nous montre des femmes employées dans les usines de guerre, sur « le front de l'arrière », les « munitionnettes »<sup>2</sup> : elles sont environ 400 000 en 1918. Les femmes sont nombreuses également dans le secteur tertiaire, administrations et services. On peut citer les « demoiselles des Postes », les conductrices de tramways, ou bien les employées des compagnies ferroviaires, comme celle qui manie l'aiguillage sur notre illustration – 7 000 femmes y remplacent 11 000 mobilisés.

La grande nouveauté que souligne Le Bon est l'exercice de certains métiers à responsabilité, loin de la simple exécution de tâches répétitives, dans des fonctions de gestion ou même de direction d'entreprise ; on dirait aujourd'hui de « management ». Certes, ces cas n'ont touché qu'une frange étroite des classes moyennes ou supérieures, mais l'important est la prise d'« initiative », la découverte de l'« indépendance ». Même dans l'emploi salarié, qui permet aux femmes de faire vivre seules leur famille, dont elles sont *de facto* momentanément le chef, en l'absence physique du père, elles en prennent le goût, et constatent leur propre capacité, leur « valeur » : Le Bon pense que ce sera difficile après la guerre de les maintenir « en tutelle », comme l'imposent mariage et Code civil napoléonien. Il mesure l'ampleur du changement sociétal à venir dans les relations hommes/femmes, même s'il serait anachronique sous sa plume de trouver une quelconque mention d'égalité des droits. Il se situe dans la même ligne que Victor Margueritte, l'auteur du roman *La Garçonne*, qui fait scandale en 1920 par sa peinture d'une femme « libérée », dans son aspect physique (cheveux coupés) et comportemental (donjuanesque).

Il pense aussi que les femmes « auront pris des places qu'elles garderont ». En fait, ce n'est globalement pas le cas ; après la guerre, les historiens ont montré que les femmes retournent majoritairement à leurs foyers, comme le souhaitent des hommes atteints dans leur virilité par les durs combats de la guerre et les velléités d'indépendance de leurs conjointes. Le poème de *La Vigie d'Arcachon*, à la gloire des infirmières des hôpitaux militaires, montre la prégnance de l'image traditionnelle de la femme, mère et épouse aimante, ange de douceur et de tendresse, qui soigne et qui rassure, loin des « plaisirs frivoles ».

<sup>1</sup> Comme on le découvre en ce moment au cinéma dans le beau film de Xavier Beauvois, *Les Gardiennes*.

<sup>2</sup> Voir aussi ma chronique de mai 1916/2016.